Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 2

Artikel: La salle d'armes
Autor: E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186285

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-neuvième année. N° 2 Samedi 8 Janvier 1881

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

1881

Ecrivez le millésime de l'année qui commence :

1881.

Regardez l'image de ce nombre dans une glace, ce sera encore

1881.

Ce caractère exceptionnel que le millésime demeure le même vu directement ou vu par réflexion est fort rare. Le cas ne s'est pas présenté depuis plus de sept siècles, c'est-à-dire depuis 1111. Il ne se présentera de nouveau que dans plus de six mille ans, en 8008.

Depuis le commencement de l'ère chrétienne, cette particularité du millésime s'est présentée quelquefois dans les deux premiers siècles et dans le neuvième : l'an 11, 88, 101, 818, etc.

La salle d'armes.

L'escrime a toujours compté dans notre bonne ville de fervents adeptes, et le nombre des amateurs sérieux y est considérable. Si quelques-uns, ensuite de circonstances diverses, ont suspendu leurs exercices réguliers, le zèle se ranime à l'heure qu'il est, et, si modestement qu'on recommence, au moins on travaille avec entrain.

Entre cinq et huit heures du soir, si vous passez par la rue de la Tour, ainsi appelée d'un édifice qui a vu, dit-on, bien des massacres fameux, vous entendrez sans doute un cliquetis d'épées mêlé d'appels du pied bruyants et cadencés. Car l'ancienne salle a déménagé, depuis qu'on a démoli les vieux murs de la Cité qui l'abritèrent si longtemps.

Le local est simple : une salle et une petite chambre contiguë, qui sert de vestiaire. Les seuls ornements sont les fleurets et les masques, pendus à la muraille aux places assignées à leurs propriétaires respectifs. C'est à ce propos qu'un élève prétendait l'autre jour reconnaître, à la silhouette d'un masque, à quel tireur il appartient ; il est sûr que certains profils accentués ne s'accomoderaient pas de tous les masques ; il leur faut une courbure toute particulière pour être à l'aise.

Dans la plus grande des deux salles, le maître donne la leçon, et les élèves s'exercent entre eux ou font assaut. Un vaste champ s'ouvre ici à l'observation : les types de tireurs varient à l'infini.

Tantôt un grand sec, fendu comme un compas, larde à distance un petit monsieur tout rond, qui subit philosophiquement sa destinée, se disant sans doute avec mélancolie qu'en ce monde les petits sont faits pour être mangés par les grands.

Ou bien les rôles changent, et c'est un tireur petit et adroit qui s'insinue avec beaucoup de souplesse dans le jeu de son adversaire et le crible littéralement de coups de bouton, si bien que le grand furieux, énervé, pousse, à chaque nouveau touché, de petits cris d'indignation, qui font la joie de la galerie.

On remarque aussi le tireur soucieux de sa réputation, qui nie au besoin un coup reçu ou en conteste la valeur. S'il est maigre, par exemple, il déclare le coup trop court. Sur quoi un élève plus... avantagé observe, en faisant un retour sur lui-même, qu'en pareil cas il eût été immanquablement perforé. D'autres, au contraire, poussent si loin la galanterie, qu'à les en croire l'adversaire a toujours raison, et c'est un plaisir que de les entendre crier d'une voix vibrante un « touché ! » énergique et convaincu.

On a inventé, il n'y a pas longtemps, un nouveau coup, qui s'appelle le « coup de quatre francs. » Les deux adversaires partent en même temps pour attaquer et s'enferrent avec tant d'élan, que les deux fleurets plient et se cassent. Les lames gisent à terre, et chaque lame coûte deux francs. C'est bien, n'est-ce pas, le « coup de quatre francs » ?

Les costumes sont aussi divers que les tireurs. Il y a toujours un monsieur qui fait des armes parce qu'il estime convenable d'aller de temps à autre à la salle. Celui-là est vêtu de neuf de la tête aux pieds. Le plastron est neuf, les fleurets sont neufs ; souvent l'élève l'est aussi.

Quant au vestiaire, c'est un réceptacle de mille objets d'habillement et d'armement, qu'une surveillance attentive peut seule maintenir dans un ordre relatif. C'est dans ce sanctuaire que le tireur dépouille ses vêtements et endosse la veste de peau et le pantalon de triège qui sont l'accessoire obligé de ses exercices.

Ce lieu retiré renferme un recoin plus secret encore. Dans un angle du vestiaire, un grand

châle tendu sur une ficelle et retombant jusque sur le sol frappe le regard du nouvel arrivant. C'est une innovation de quelques amateurs cachottiers. Derrière ce voile se costument, comme sous une tente, ceux qui, s'ils étaient machinistes de théâtre, ne feraient leurs changements de décors que dans la solitude la plus complète.

Ils sortent de là tout armés, comme Minerve du cerveau de Jupiter.

Entre gens si bien mis la conversation ne saurait languir, et les moments de repos sont consacrés à de petites causeries, où il y a toujours — cela est de coutume en ce monde, et bien naturel dans une salle d'armes — un « plastron », présent ou absent. Mais ici encore, que le tiers et le quart se rassurent, on tire à armes courtoises, et les fleurets sont boutonnés. C'est ainsi qu'on mêle aux exercices du corps et aux préoccupations de l'hygiène, la gymnastique de l'esprit.

Parmi tant d'avantages la salle d'armes en a un qui prime tous les autres. On y apprend le respect de l'adversaire et la courtoisie dans la lutte. Cela est bon dans notre époque positive. E.

Les opinions d'un Chinois sur l'Europe.

Il est toujours intéressant de savoir ce que pensent de nous les peuples placés en dehors de notre continent et à cet égard rien n'est instructif comme la lecture des ouvrages chinois. Nous avons l'habitude de considérer la Chine comme une nation à demi-barbare, oubliant que sur bien des points elle nous a précédés dans la voie civilisatrice; elle, de son côté, ne veut voir dans les nations européennes que des peuplades corrompues et dégénérées dont le contact ne peut être que funeste à la haute culture orientale. C'est ainsi, ou à peu près, que s'exprime sur notre compte Lin-Ta-Jen, membre de la mission chinoise envoyée en Angleterre en 1876. Chargé par son gouvernement de rédiger un rapport fidèle sur tout ce qu'il aurait vu ou entendu en Europe, l'ambassadeur a fait un journal qui a été publié dernièrement et dont la Revue politique et littéraire a donné de nombreux extraits. Cette pièce excessivement curieuse mérite d'être analysée.

Il faut vous dire tout d'abord que Son Excellence Lin-Ta-Jen qui est un lettré dans le vrai sens du mot, et vous savez que les Chinois des hautes classes poussent très loin l'étude de la philosophie et des belles lettres, ne professe pas précisément à l'égard de notre civilisation la même admiration que les Japonais qui ont fait venir dans leur pays des légistes français pour refaire leurs codes et des officiers prussiens pour réorganiser leur armée. Loin de reconnaître une supériorité quelconque aux lois européennes, il pense au contraire que les mœurs et les usages de l'Orient sont de beaucoup préférables. Certaines de nos coutumes lui paraissent ridicules; d'autres le scandalisent, et c'est avec une vivacité de langage un peu comique que ce pudique Chinois parle d'une réception au palais de Buckingham à laquelle il a assisté peu après son arrivée en Angleterre.

On sait que les femmes du Céleste-Empire vivent retirées dans l'intérieur du gynécée ; il ne faut donc pas trop s'étonner que notre écrivain ne s'accoutume pas facilement à l'idée de voir les femmes anglaises arriver le cou et les bras nus, costumées à la dernière mode, et prendre part, avec cette familiarité qui est le propre de nos mœurs, aux danses et aux divertissements ordinaires des réceptions mondaines. Lin-Ta-Jen ne peut en croire ses yeux et sa verve orientale s'exerce contre ce qu'il appelle notre indécence. Les chefs-d'œuvre de notre industrie, les productions les plus remarquables du génie européen, lui apparaissent comme autant d'inventions funestes. Les chemins de fer, entr'autres, ne trouvent pas grâce devant lui. Ce n'est pas précisément, il faut le dire, l'invention elle-même qu'il repousse, mais les conséquences qu'elle pourrait avoir en Chine. Il se figure que l'établissement d'un chemin de fer ferait le malheur de son pays, convaincu que les classes pauvres de la Chine seraient réduites à la misère le jour où on irait en wagon au lieu d'aller à pied ou en voiture.

L'écrivain chinois qui a très mal observé, comme on le voit, nous reproche de manquer de culture littéraire et philosophique et croit que nous sommes uniquement occupés à construire des machines à vapeur, des locomotives et des navires, que nous ne pensons qu'aux choses matérielles, et que les questions religieuses, philosophiques et littéraires nous laissent absolument indifférents.

Le seul mérite qu'il semble nous reconnaître, c'est notre politesse et la manière dont nous traitons les étrangers. Il parait qu'il s'attendait pour le moins à être mangé tout vif en Angleterre, car il écrit naïvement dans son journal : « J'avais toujours considéré les Anglais comme un peuple habitant de petites îles misérables, abandonnés à une violence sans frein et sans la moindre idée de déférence ou de politesse. » Il ajoute qu'il a été agréablement surpris de l'accueil qu'on lui a fait. L'anecdote suivante peut donner une idée de l'opinion qu'il s'était faite de notre manière de traiter les étrangers :

Un des attachés de la légation allant faire quelques achats, un ivrogne facétieux se mit à le suivre, lui enleva son chapeau et s'amusa à lui tirer sa queue de cheveux. La police anglaise intervint naturellement et mit l'ivrogne en prison. Lin-Ta-Jen apprenant plus tard que le plaisant avait été condamné à 2 mois de prison ne revenait pas de sa surprise ; il s'était figuré naïvement qu'en Europe, on pouvait tirer la queue des Chinois sans que les autorités s'en émussent.

Comme on vient de le voir, Son Excellence Lin-Ta-Jen n'est pas précisément un apologiste de notre civilisation; mais il ne faut pas trop lui en vouloir cependant, car elle a vu l'Europe trop rapidement pour pouvoir la juger. Marc Senso.